

Le Monde

20 Le Monde • Mercredi 13 février 1991 •••

CULTURE

MUSIQUES

Sophistication brésilienne

*Teca Calazans revient à Paris
et chante Pixinguinha*

De retour au Brésil après dix ans passés en France, la chanteuse Teca Calazans cherchait ses repères. Une fois épuisés les charmes du duo avec son ancien compagnon d'exil parisien, Ricardo Vilas, passé à la variété sympathique, elle analysait la situation : le Brésil versait dans l'électricité rock, et la France, comme toujours, n'avait d'yeux que pour la samba et la bossa-nova. Grâce au travail d'un groupe de jeunes musiciens de Rio, Camarata Carioca, Teca Calazans se replonge alors dans les délices de la musique dite « semi-érudite », à la croisée des chansons des faubourgs et d'harmonies très sophistiquées, entre Villa-Lobos et Noël Rosa. Un courant où se recrutent la plupart des compositeurs de *chôro*, genre musical très particulier au Brésil, où les mélodies sont déviées, puis brodées, sur une trame rythmique puissante. Joué au piano, à la flûte, au cavaquinho (petite guitare au son aigu), le *chôro* (de *chorar*, pleurer) a fait les belles heures du Brésil jusqu'à la fin des années 40.

Après un disque et un spectacle consacrés aux chansons d'Heitor Villa-Lobos (*le Monde* du 27 février 1990), Teca Calazans s'attaque à un autre monument de la culture musicale brésilienne, Pixinguinha, flûtiste, un Noir de Rio, né en 1898, mort en février 1973 dans l'église Nossa Senhora da Paz d'Ipanema, alors qu'il assistait à un baptême. Pour beaucoup, Pixinguinha n'est aujourd'hui pas mort, il est le compositeur brésilien le plus original, le plus talentueux de la première moitié du siècle.

Sa carrière professionnelle commence dans la capitale brésilienne en 1918. Les cinémas, vidés par la grippe espagnole fulgurante, ont besoin d'attractions pour attirer le

public. Pixinguinha, qui a déjà un disque à son actif, y jouera donc de la flûte avec son groupe, Oito Batutas, avant d'aller distraire les salons chics de Rio, puis d'entamer une tournée mondiale, qui le fera rester six mois à Paris, au cabaret Shéhérazade, apprendre le fox-trot, et peaufiner ses talents d'arrangeur.

Pixinguinha ne chantait pas, il ne maniait pas les mots avec autant d'art que les notes, mais d'autres mirent ensuite des paroles sensibles sur ses délicates mélodies : Joao de Barro (sur *Carinhoso*), Benedito Lacerda (*Vou Vivendo*), Henrique Belo de Carvalho (*De mal a pior*), et plus récemment Paulo César Pinheiro (*Ingênuo*) et Vinicius de Moraes (*Lamento, Mundo Melhor*). Teca Calazans a fait une relecture personnelle d'une dizaine de ces chansons, hymnes à l'amour et au destin, après en avoir comparé les versions successives, chantées ou instrumentales. L'album (*Pi Zindim, Paixao/NTI*) leur est entièrement consacré. Le récital y mêle des reprises du spectacle de l'an passé (*Trenzinho do caipira* de Villa-Lobos et Ferreira Gulard), des sambas urbaines de Paulinho da Viola et de Noël Rosa, et *Que reste-t-il de nos amours* de Charles Trénet, décidément en vogue au Brésil-Joao Gilberto vient d'en enregistrer une version époustouflante pour son prochain disque. Malgré des arrangements parfois un peu froids, Teca Calazans, avec quatre musiciens talentueux (guitare, flûte, cavaquinho et violoncelle) a parfaitement su préserver l'unité du style de tous ces compositeurs, populaires, mais raffinés.

VÉRONIQUE MORTAIGNE

► Au Sentier des Halles, du mercredi au samedi à 22 h 30, jusqu'au 23 février.